JOURNAL

DE

L'EXPÉDITION

SUR LE

FLEUVE SAINT-LAURENT,

CONTENANT UN RAPPORT DÉTAILLÉ DES MOUVEMENTS DE LA FLOTTE ET DE L'ARMÉE ANGLAISES, DEPUIS LE MOMENT DE SON EMBARQUEMENT, A LOUISBOURG, JUSQU'A LA REDDITION DE QUÉBEC, EN 1759. (*)

Extrait du *New-York Mercury*, No. 385, daté de New-York, 31 décembre 1759.

Le premier juin, 1759, nous nous embarquâmes sur les transports stationnés à Louisbourg, qui devaient nous conduire en Canada.

Le 4.—Nous fîmes voile vers le St. Laurent dans les eaux duquel, nous ne sommes entrés toutefois que le 16,—à environ quarante lieues au-dessus de l'embouchure du fleuve nous jetâmes la sonde, nous mesurâmes 100 brasses.

Le 19e jour, nous n'avions qu'une faible profondeur d'eau, 17 brasses environ; et le 23, nous atteignîmes l'Amiral Durell qui, avec sept vaisseaux de ligne et quelques frégates, protégeait la Rivière vis-à-vis l'Ile-aux-Coudres. Cette île est dans une position agréable. Son sol s'élève graduellement. Elle était bien peuplée avant notre apparition sur ses bords. Nous jetâmes l'ancre à environ une

---

(*) Ce *Document Anglais* que nous publions aujourd'hui, ne peut en aucune façon engager notre responsabilité. Le respect que nous devons à l'histoire et aux documents de toute nature, qui peuvent en constituer les sources et les témoignages, est supérieur même à nos sympathies nationales.—*L'Editeur*.

lieue au-dessus de cette île, et deux de nos chaloupes tentèrent d'y débarquer quelques-uns des nôtres ; mais un parti de Canadiens et de Sauvages les empêcha d'atteindre le rivage. Nos chaloupes furent forcées de retraiter.

Le 25, nous atteignîmes le bout de l'Ile-d'Orléans, et nous y fîmes une descente le 27, sans perdre un seul homme. Un piquet des nôtres allant à la découverte, fut enveloppé par un gros parti de sauvages à travers lequel nos soldats réussirent à se faire jour. On ne sait combien il leur en coûta de vies ; de notre côté nous en fûmes quittes pour la perte d'un seul homme. Le 29, les Français envoyèrent des brûlots pour incendier notre flotte, ils ne causèrent aucun dommage. Le même jour, sous le commandement du colonel Carlton, nous avançâmes six milles plus haut et nous reçûmes ordre de jeter l'ancre en vue de l'armée française et sous les murs de la ville. La brigade du général Monckton, et un parti d'éclaireurs (*rangers*), débarquèrent sur la côte du sud. Il nous fallut essuyer un petit assaut qui ne nous coûta cependant que trois morts, deux blessés et quatre des nôtres qui furent emmenés prisonniers.

Le premier de juillet, l'ennemi vint à l'encontre de notre détachement qui avait pris terre sur la rive sud. Les batteries flottantes des Français furent à peu près de nul effet devant notre flotte. Le même jour, nos grenadiers (*Louisbourg Grenadiers*), allèrent fourrager. Deux des nôtres, soldats du 22e régiment, furent tués par les sauvages qui leur enlevèrent la chevelure.

Le 5, on envoya sonder entre l'Ile-d'Orléans et la terre ferme ; les Français tirèrent quatre coups sur notre embarcation, puis ils descendirent sur une grande pointe de sable d'où ils firent quelques décharges de mousqueterie. Presque aussitôt cinq canots remplis de Sauvages descendirent la rivière, prirent notre chaloupe, firent un prisonnier et

blessèrent un autre homme. Le même jour les batteries flottantes, attaquèrent de nouveau notre escadre ; mais elles furent bientôt forcées de cesser leur feu. Le général Monckton ouvrit une petite batterie sur la rive sud. Le premier jour la cannonnade et le bombardement furent assez actifs des deux côtés, cependant pas un homme ne tomba.

Le 8, nous débarquâmes sur la rive du côté de Québec et nous remontâmes la rivière, sans être embarrassés dans notre marche, jusqu'à environ deux milles du lieu où nous avions opéré notre débarquement. Alors nos grenadiers reçurent ordre de préparer des fascines. A peine s'étaient-ils assis pour prendre quelques aliments et avaient-ils détaché une troupe d'éclaireurs pour garder les bords du bois, qu'un parti d'indigènes les cernèrent, tuèrent treize de nos soldats auxquels ils enlevèrent la chevelure ; ils blessèrent un lieutenant-capitaine et neuf autres hommes. Ajoutons qu'ils blessèrent quatorze Américains du régiment dit *Royal Americans,* deux soldats du 22e régiment et un du 40e. Pour nous indemniser, nous n'avions fait que trois prisonniers et n'avions tué que deux Sauvages.

Le troisième jour du bombardement, notre escadre fut forcée de reculer devant les bombes de l'ennemi. Jusqu'au deuxième jour nous n'avions fait qu'un petit nombre de prisonniers. Alors les Français élevèrent une batterie contre nous. Nous ne leur laissâmes pas le temps d'y monter des bouches à feu, car nos pièces de campagne eurent bientôt démoli leurs travaux. Le quatorzième jour, ils mirent de nouveau leurs batteries flottantes à la poursuite de nos chaloupes ; mais les nôtres les firent bientôt chercher refuge au port.

Le 17, nous réussîmes à mettre le feu à la ville ; il était alors environ midi, et l'incendie continua ses ravages tout le reste du jour.

Il nous fallut aussi sortir pour faire des fascines

et pour préparer des rames. Un piquet de troupes devait protéger nos travailleurs, cependant cinq de nos soldats furent tués et quatre de ces victimes eurent la chevelure enlevée. Nous fûmes forcés de quitter immédiatement la forêt ; les Sauvages qui néanmoins nous poursuivaient de très-près, nous enlevèrent encore un homme auquel ils levèrent la chevelure sous nos yeux. Les Grenadiers du 45e régiment tirèrent sur eux, en tuèrent un que les autres enlevèrent avec beaucoup de célérité. Nous avions perdu cinq hommes et nous avions trois blessés ; mais voilà que nos soldats se retournant contre eux, les firent disparaître si soudainement qu'ils laissèrent une partie de leur bagage : il nous fut cependant impossible d'en prendre un seul. Ce jour là un déserteur vint à nous et nous donna quelques détails sur les forces des Français. Les renseignements qu'il nous put fournir, quoique bien imparfaits, nous donnèrent un nouveau courage.

Le 18, le déserteur, avec notre compagnie légère, alla indiquer une place où l'on pouvait passer le saut ; les sauvages tirèrent encore sur eux sans cependant blesser personne. Dans la même nuit, quelques-uns de nos vaisseaux remontèrent dans le bassin de Québec jusqu'au-dessus de la ville, et l'un d'eux fut poussé à terre sur la côte sud du fleuve.

Les batteries flottantes vinrent attaquer notre flotte le 19 ; mais bientôt le feu de nos batteries de terre les força à la retraite, nos vaisseaux n'ayant reçu que deux boulets.

Tous les grenadiers traversèrent à l'Ile-d'Orléans le 21 alors ; les sauvages nous attaquèrent chaudement pendant que nous cheminions sur le rivage. Le même jour, les Français ouvrirent deux batteries contre nous ; elles ravagèrent considérablement notre camp. Nos troupes, aidées de nos marins, se rendirent maîtres d'une batterie dressée au sud du

fleuve : ils enclouèrent les canons, brisèrent les mortiers, s'introduisirent dans les magasins, s'emparèrent de la poudre et jetèrent bombes et boulets dans le fleuve.

Nous avons réussi à mettre encore une fois le feu à la ville. L'incendie continua ses ravages tout le lendemain. Quelques-uns de nos vaisseaux tentèrent de monter au-dessus de la ville ; mais les batteries de Québec, firent sur eux un feu si actif qu'ils durent reculer.

Le 23, nous reçûmes un bon renfort, c'était un corps de trois cents colons qui débarquèrent sur l'Ile-d'Orléans.

Le 25, le bataillon de Louisbourg, trois autres compagnies de grenadiers et trois compagnies d'infanterie légère firent le tour de l'Ile-d'Orléans. Le 27, ils revinrent au camp et reçurent la nouvelle que nos troupes du côté du Saut Montmorency avaient été attaquées la veille, que les nôtres avaient eu quelque avantage sur les Français et qu'ils leur avaient tué 300 hommes. Pour nous, dans cette rencontre, nous avions perdu 5 officiers et trente-deux autres hommes, dont douze furent tués et le reste blessé. Ce qui restait de troupes s'occupa à recueillir les effets pillés dont s'est emparé le peloton qui avait fait le tour de l'Ile. Leur butin consistait généralement, à part quelque argent, en linges, habillements, etc. Dans la nuit les Français envoyèrent cinq brûlots qui furent jetés à terre par des hommes des vaisseaux de guerre : ils furent brûlés sans avoir causé de dommage à notre flotte.

Le 29, les grenadiers d'Otway, de Hopson, de Whitmore et de Warburton s'embarquèrent sur des transports, le reste des troupes sur des bateaux plats avec l'intention de débarquer sur la côte Nord, près de Québec, afin d'atteindre à la ville par ce moyen. Notre première tentative vers ce but, ne s'exécuta quo le 31 juillet. Treize compagnies de grenadiers, aidées d'une force évaluée à 5000

hommes, débarquèrent, la baïonnette au bout du fusil, puis s'avancèrent, en faisant battre la marche des grenadiers. Pendant tout ce temps, le canon ennemi fesait sur nous un feu bien nourri, mais toute la mousqueterie se tint en réserve jusqu'à ce que nous fussions à bonne portée, et c'est alors que les Français firent pleuvoir sur nous une vraie grêle de balles sous laquelle un nombre considéble de nos grenadiers furent écrasés en un moment. Cette malheureuse rencontre fit comprendre à notre général que nos efforts étaient inutiles, il nous fit regagner nos vaisseaux. Cette journée nous coûta quatre cents hommes, tant tués que blessés. Dans notre retraite, nous brûlâmes deux de nos vaisseaux que nous avions fait échouer au rivage pour protéger notre descente.

Le 3 août, un parti de voltigeurs de la compagnie du capt. Danks laissa l'Ile-d'Orléans pour gagner la côte du Nord, vers le bout d'en bas de l'Ile; ils furent attaqués par un parti de Français : le terrain fut vaillamment disputé pendant une demiheure, mais enfin les Français furent mis en déroute, laissant un prisonnier et plusieurs morts. De notre côté, nous eûmes à déplorer la perte du lieutenant qui commandait le parti et celle de deux ou trois soldats. Le reste du peloton apporta au camp force butin.

Le 4, les Français essayèrent de passer en deçà de la chûte, mais toutes leurs tentatives furent vaines; ils furent contraints de battre en retraite.

Le 8, nos sentinelles placées à la chûte prirent un sauvage qu'ils conduisirent au général. Celuici à son tour l'envoya sur le vaisseau de l'amiral. A minuit, nous réussîmes à diriger une bombe sur une batterie française de neuf pièces. L'effet en fut terrible, puisqu'elle fit sauter magasin et plateforme; le feu consuma le tout avec tant de violence que les troupes qui servaient cette batterie furent

obligées de se jeter sur des esquifs pour se soustraire à l'ardeur des flammes.

Le 10, les Français envoyèrent contre nous une sorte de batterie flottante; une de nos chaloupes fut envoyée pour la reconnaître et, au moment où nos marins abordaient ce brûlot, l'explosion eut lieu, un de nos aspirants dans la marine fut tué et quatre matelots furent blessés. Le même jour trente matelots débarquèrent sur la rive Sud, dans le but de faire butin; mais ils furent surpris par un parti de sauvages qui les contraignit de s'enfuir et de laisser leur proie.

Le 11, fut marqué par un engagement entre nos éclaireurs et les sauvages. Les nôtres les mirent en déroute, mais nous eûmes dans notre parti bien des morts et des blessés.

On reçut avis, le 12, que le général Murray voulait tenter une descente au-dessus de la ville. En effet, il essaya deux fois à l'effectuer, mais il fut sévèrement repoussé. Il fit cependant une troisième tentative, puis alla prendre terre sur la rive sud, ayant éprouvé une perte d'environ cent hommes, tant tués que blessés. Ce même jour il nous vint, du camp ennemi, une nouvelle qui nous affligea: c'était que l'armée du général Amherst s'était trouvée dans une situation si critique qu'elle avait été forcée de se retirer du pays.

Un déserteur du camp français nous apprit, le treize, que la population de la ville souffrait beaucoup du manque de provisions et qu'un parti de Sauvages et de Français était arrivé au-dessus du Saut-Montmorency avec des provisions pour quatre jours, mais qu'il était retenu encore sur la même rive que nous, quoiqu'à l'opposite du camp français.

Le capt. Gorham revint, le 15, d'une excursion pour laquelle il était parti dès le commencement du mois. Il avait eu sous ses ordres 150 voltigeurs, un détachement des divers régiments des Monta-

gnards, des marins etc., etc., formant en tout un corps d'environ 300 hommes. Ils montaient un vaisseau armé et trois transports. Il avait aussi sous ses ordres un lieutenant de marine et quelques hommes de service pour les aider. Voici le rapport qu'ils firent de cette expédition : Ils racontèrent que le 4 août, ils se rendirent à la Baie St. Paul, paroisse où ils trouvèrent environ 200 hommes qui se montrèrent très actifs à détruire les embarcations anglaises. A trois heures du matin, le capt. Gorham avait pris terre, passant à travers deux de leurs gardes, d'environ vingt hommes chaque, qui avaient fait sur les troupes anglaises un feu soutenu pendant quelque temps, mais environ deux heures après on les avait forcés de quitter leurs retraites, ils se retirèrent dans les bois et abandonnèrent totalement leur village qui fut brûlé subséquemment. Ce village consistait en une cinquantaine de bonnes maisons et de granges. La plus grande partie du bétail avait été tuée. Le parti rapportait de plus, que ce jour-là il n'avait perdu qu'un seul homme outre deux blessés, mais que les Français avaient eu deux des leurs tués et qu'ils avaient réussi à enlever. Que de là il s'était rendu à la Malbaie, dix lieues à l'Est, mais sur la même rive du fleuve, où il avait détruit une autre belle paroisse d'où il avait fait déloger les habitants avec leurs bestiaux, sans perte aucune, qu'enfin il avait fait une descente sur la rive sud, vis-à-vis l'Ile-aux-Coudres, et qu'il avait détruit en partie les paroisses de Saint Roch, de Sainte-Anne où il avait remarqué de bien belles maisons, de bonnes fermes, qu'il avait chargé les vaisseaux en cet endroit de gros bétail et qu'il était revenu de cette expédition.

Le même jour, un parti de Montagnards quittant le camp du général Monckton, vint dans l'Ile-d'Orléans avec le dessein de détruire toutes les habitations sur la rive canadienne (*to destroy all the Canada side.*) Le même jour aussi nos soldats mirent

le feu à une des batteries flottantes de l'ennemi et, dans la nuit, le général Monckton mit le feu à la ville (c'était pour la quatrième fois). L'incendie se propagea avec tant de violence qu'on soupçonnait que toute la ville allait être réduite en cendres.

L'ennemi dirigea de la ville, sur nous, le 18, une bombe qui tua un de nos hommes et en blessa six autres.

Les grenadiers commencèrent, le 20, leur marche vers Québec, dans le dessein de brûler et de détruire toutes les maisons de ce côté. Le 24, ils furent attaqués par un parti de Français que commandait un prêtre; mais nos hommes tuèrent trente-un d'entre eux et leur enlevèrent la chevelure. Ils traitèrent pareillement le prêtre qui s'était mis à leur tête. Cette bande cependant n'avait causé aucun dommage à ceux de notre parti. Les trois compagnies des grenadiers de Louisbourg arrêtèrent à environ quatre milles plus bas que le camp du Saut, à une église appelée l'*Ange-Gardien*, où elles reçurent avis de se fortifier et d'attendre d'autres ordres. Quelques-uns des nôtres occupaient diverses maisons, mais le gros du détachement occupait l'église. Le 25, ils commencèrent leurs battues dans les campagnes, brûlant les maisons, saccageant les récoltes etc., etc. A la nuit tombante, les Sauvages tirèrent quelques balles écartées sur les maisons que nous occupions, tuèrent un Montagnard et en blessèrent un autre; mais notre feu très-bien nourri les força à la retraite. On nous a rapporté que l'ennemi comptait dans ce corps envoyé contre nous huit cents Canadiens et Sauvages. Le premier septembre, ils mirent le feu aux maisons et aux fortifications, et se mirent en route pour rejoindre le grand corps d'armée à Montmorency.

Le 26, un sergent, du 35e régiment, prit la fuite à travers les courants de la chûte et quoique nos soldats aient à plusieurs reprises fait feu sur lui, il passa sain et sauf à l'ennemi.

Quelques-uns de nos vaisseaux passèrent devant la ville, le 27, malgré le feu et les bombes des remparts de la ville qui ne nous firent que peu de dommage. Le 29, cinq autres voiles passèrent devant la ville sans éprouver de dommage notable de la part de l'artillerie de la ville qui fit constamment feu sur elles; et le 30, quatre de nos vaisseaux réussirent encore à effectuer passage sous les batteries de la ville sans trop souffrir, quoique le feu des remparts fût activement servi pour empêcher le passage.

Le 1er de septembre, tous les malades et les blessés que nous avions dans notre camp de Montmorency furent amenés dans l'Ile d'Orléans; et le 2, un corps nombreux des troupes de Wolfe vint aussi avec les grenadiers de Louisbourg camper cette nuit dans l'Ile. Toute l'armée anglaise, qui se trouvait campée près de la chûte de Montmorency, quitta ce poste le 3, après avoir brûlé toutes les maisons et les travaux élevés à cet endroit; puis s'embarqua sur des bateaux plats pour remonter au-dessus de la chûte. Pendant qu'ils opéraient ce mouvement, les Français firent sur eux un feu très-actif; mais sans leur causer de dommage. Le gros de l'armée traversa à la Pointe-Lévi et campa là. Les grenadiers de Louisbourg et le reste de l'armée quitta l'Ile-d'Orléans le 4 pour traverser à la Pointe-Lévis et y camper. Le même jour, il nous arriva quatre hommes de l'armée du général Amherst, ils avaient été vingt-six jours en marche pour se rendre à nous; ce furent eux qui nous informèrent que nous étions maîtres de Ticondéroga et de Crown-Point. Le 5, environ cinq ou six cents hommes remontèrent par terre au-dessus de la ville: des *sloops* leur portèrent des provisions pour un mois. Le même jour un des soldats du régiment « Royal Americans, » qui avait été fait prisonnier par les Sauvages alliés des Français le 31 juillet, s'échappa et arriva au sloop

de guerre « Porcupine » qui était ancré au bas du Saut. Il donna information qu'il n'y avait qu'environ 300 Sauvages sous les armes du côté des Français, qu'en sus, il y avait parmi eux un grand nombre de femmes et d'enfants, qu'on y était très-mal approvisionné et que lui-même avait été quarante-huit heures sans manger. Il nous apprit, de plus, que les troupes de l'ennemi étaient très nombreuses dans les retranchements, qu'on y comptait au moins quatorze mille hommes, dont onze mille étaient des Canadiens et le reste consistait en troupes réglées qui étaient absolument fatiguées de la longueur du siége.

Le 6, la goëlette, « *La terreur de la France* » passa devant la ville, au milieu du jour. Pendant ce trajet l'ennemi fit constamment feu sur elle. Quoique plusieurs boulets vinssent trouer ses voiles, aucun de ceux qui la montaient eurent néanmoins à en souffrir d'aucune façon.

Toute l'armée se trouvant sur la rive de la Pointe-Lévis, le corps principal reçut ordre de se tenir prêt à se rendre à un endroit marqué, au-dessus de la ville, du côté du sud, et de n'emporter chacun qu'une chemise et une paire de bas en sus de ses vêtements ordinaires. On remonta le fleuve environ huit milles, puis les troupes s'embarquèrent sur les vaisseaux et sur les transports qui se trouvaient rendus à cet endroit. Le nombre de ceux qui montèrent alors sur les vaisseaux était de 3,349 hommes ; ils avaient avec eux une partie de l'artillerie. Le 10, le temps étant pluvieux et les troupes en grand nombre et trop à l'étroit sur les vaisseaux, le Général jugea expédient de les faire débarquer de nouveau sur la rive sud. C'était bien jouer les Français. Nous remontâmes, sous le commandement du général Monckton, jusqu'à l'église de Saint-Nicolas où nous fîmes halte. Le lendemain, on nous informa qu'un parti de Français et de Sauvages, conduisant du bétail, venait dans

notre direction. Cinq cents hommes furent envoyés à leur rencontre. Ils purent facilement s'emparer des bestiaux, mais le parti qui les convoyait disparut.

On reçut ordre, le 12, de remonter sur nos vaisseaux et de nous tenir prêts à prendre terre le lendemain, au point du jour, au pied des hauteurs d'Abraham. En effet, nous débarquâmes de grand matin, nous attaquâmes et réussîmes à mettre en déroute un nombre assez considérable d'ennemis. Nous prîmes possession de leur batterie de canons de 24 et d'un mortier de treize pouces de calibre, n'éprouvant toutefois de notre côté, qu'une perte peu importante. Alors nous prîmes possession des plaines d'Abraham où M. de Montcalm (apprenant notre débarquement, auquel il ne s'attendait pas), se rendit en toute hâte avec toute son armée composée de cavalerie et d'infanterie, dans le dessein de nous livrer bataille. Sur les neuf heures, nous aperçûmes l'ennemi qui s'avançait sur nous en trois colonnes. A dix heures, ils formèrent leur ligne, ayant six hommes de profondeur. Les flancs de cette armée étaient appuyés sur une épaisse forêt qu'ils garnirent d'environ mille Canadiens et Sauvages qui nous firent beaucoup de mal. Nous eûmes deux canons de six livres pour tirer sur l'ennemi ; peu après six autres nous arrivèrent, suivis des obusiers royaux, pendant que l'ennemi se pressait de nous attaquer avant que notre artillerie fût arrivée au haut de la falaise, car il craignait notre feu qui était très-vif alors. En effet, les troupes réglées s'avancèrent brusquement et nous firent essuyer leur premier feu à environ cinquante verges de distance. Nous nous sommes abstenus de répondre à cette fusillade, parce que les ordres exprès du Général étaient d'attendre que les Français fussent à vingt verges de nous pour faire feu. Ils continuèrent à faire un feu de peloton, avançant toujours sur nous dans un ordre assez régulier,

jusqu'à ce qu'ils nous eussent presque atteints, et alors l'engagement devint général. Notre artillerie fit un service si vigoureux, et fut si bien secondée par les autres armes des régiments qui déployèrent une intrépidité sans pareille, une discipline et une régularité incomparables jointes à un entrain qui nous présageait victoire qu'environ quinze minutes après, les Français cédèrent et prirent la fuite, de sorte que nous les avons battus franchement sur leur terrain, nous les avons chassés devant nous ; partie cherchant refuge dans la ville, le reste traversant avec précipitation la rivière St. Charles, sur un pont de bateaux, et d'autres à gué. Dans cette journée, l'ennemi perdit : le Lieutenant-Général Montcalm qui avait reçu trois blessures, causées par notre mitraille, et dont il mourut le lendemain, un colonel, deux lieutenant-colonels, et environ 1,500 officiers et soldats, tant tués que blessés, outre 200 que nous fîmes prisonniers à leur porte de sortie ; parmi ces derniers se trouvaient plusieurs officiers.

Nous perdîmes le brave Général Wolfe qui reçut trois blessures, mais qui eut, avant de mourir, la satisfaction de voir que le plan qu'il avait combiné avait été si bien exécuté que l'ennemi avait été complètement battu. Il dit alors : " Je remercie Dieu : je mourrai content." Ce furent ses derniers mots. Le Brigadier Général Monckton, le Colonel Carlton, Quartier-Maître Général, le Major Barry, Adjudant-Général et divers autres officiers furent blessés.

A quatre heures, après-midi, monsieur Bougainville parut dans le lointain avec environ quinze cents hommes de pied et deux cents cavaliers. Sur ce, le général Burton, avec le 35e et le 48e régiments, s'avança à sa rencontre vers la gauche ; mais dès que M. Bougainville vit nos arrangements, il nous tourna le dos et opéra précipitamment la retraite.

A dix heures du soir, nous prîmes par sur prise

leur sentinelle et nous nous mîmes en possession de leur grand hôpital, où se trouvaient de douze à quinze cents malades et blessés.

Nous passâmes cette nuit sur le champ de bataille ; et, le 14 au matin, nous nous assurâmes du pont de bateaux que les Français avaient jeté sur la rivière Saint-Charles, puis nous prîmes possession de tous les postes, chemins, avenues et passages de quelque importance qui conduisaient à la ville ; nous nous préparâmes aussi à attaquer la garnison dans les formes ; et, à cet effet, nous dressâmes une batterie de douze lourdes pièces de canon de 24. De plus, nous pointâmes sur la ville six canons de douze livres, quelques gros mortiers et des obusiers de quatre pouces. Nous nous étions occupés pendant trois jours à ces préparatifs, disposés à faire brèche et à faire assaut l'épée au poing ; mais nous ne pûmes réaliser notre dessein, vû qu'on demanda à parlementer et qu'on envoya à notre camp un messager, précédé d'un drapeau de paix, et proposant les articles de capitulation. Le lendemain, 18 septembre, les articles furent signés (voyez l'almanac de Hutchin) et nous prîmes possession de la ville où nous trouvâmes 180 pièces de canon de deux à trente-six, un certain nombre de mortiers et une grande quantité de munitions, etc., etc.

Le lendemain du jour de la bataille, les Français avaient abandonné le camp de Beauport, laissant derrière eux cinquante pièces de canon, quatre mortiers, après avoir mis le feu à leurs batteries flottantes et fait sauter leurs poudrières.

M. de Vaudreuil, le gouverneur-général de la Nouvelle-France, s'était esquivé de la ville avant que la capitulation fut signée, laissant environ six cents hommes sous le commandement de M. De Ramsay, qui signa la capitulation. Les pauvres débris des troupes françaises, avec environ 10,000 Canadiens se retirèrent à Jacques-Cartier, sous le

commandemeut de M. de Lévis ; mais les Canadiens lui échappèrent en grand nombre et vinrent rendre les armes. La garnison française s'embarqua, le 19, sur les transports. Ceux des habitants qui voulurent rester au pays reçurent l'assurance de jouir de leurs propriétés en prêtant le serment d'allégeance.

Le général de brigade Murray est gouverneur de la ville, qui, pour garnison, a toute l'armée anglaise.

Depuis le commencement du siége jusqu'à ce moment, 535 maisons ont été brûlées dans la ville, la partie Est de la Basse-Ville y comprise, moins six ou huit maisons. Ces amas de ruines donnent à la ville une bien triste apparence.

L'ennemi, d'après son propre aveu, avait des forces qui doublaient les nôtres, sans faire entrer les sauvages en compte ; il avait en outre ses retranchements, ses redoutes, ses batteries flottantes, etc. L'ennemi avait constamment surveillé ce qui se passait au haut du fleuve, pour empêcher toute jonction de notre armée avec celle du général Amherst ; il avait arrêté deux officiers et quatre sauvages qui nous apportaient des messages de sa part. Nous brûlâmes et détruisîmes au-dessus de quatorze cents bonnes maisons de fermes, parce que, pendant la durée du siége, nous étions maîtres d'une grande partie du pays, sur les deux rives, et l'on employait presque toujours quelques troupes à ravager la campagne ; de sorte qu'on pense que ce n'est pas avant un demi-siècle que les Canadiens auront réparé les dommages qu'on leur a fait essuyer.

(1759.)

RETOUR

du nombre des morts et des blessés dans l'arméc sous le commandement du général WOLFE, *à la bataille de Québec, le* 13 *Septembre* 1759.

Major-Général WOLFE, tué.
Chef de Brigade Moncton, } Blessés.
Col. Carlton, Quart. M. Génl., } Blessés.
Major Barry, Adjud. Génl., } Blessés.
Major Spittle, } Blessés.

RÉGIMENTS.	TUÉS. Capitaines.	TUÉS. Lt. Capit.	TUÉS. Enseignes.	TUÉS. Sergents.	TUÉS. Soldats.	TUÉS. Canonniers.	BLESSÉS. Capitaines.	BLESSÉS. Lt. Capit.	BLESSÉS. Enseignes.	BLESSÉS. Sergents.	BLESSÉS. Tambours.	BLESSÉS. Soldats.	BLESSÉS. Cannoniers.	BLESSÉS. Artilleurs.	BLESSÉS. Bombardiers	Total.
Amherst	—	—	—	—	2	1	—	4	—	5	—	52	1	5	1	63
Bragge	—	1	—	1	3	—	3	1	1	4	1	39	—	—	—	54
Otway	—	1	—	—	6	—	2	4	—	1	—	28	—	—	—	42
Kennedy	—	—	—	—	3	—	—	—	1	2	—	18	—	—	—	24
Webb	—	—	—	—	—	—	2	4	2	1	—	26	—	—	—	37
Anstruther	—	—	1	1	8	—	2	1	1	3	—	80	—	—	—	97
Monckton.	—	—	—	—	5	—	1	3	2	2	I	80	—	—	—	94
Lawrence	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	2	—	—	—	2
Fraser	1	2	—	1	14	—	2	5	3	7	—	131	—	—	—	166
Grenadiers de Louisbourg	—	1	—	—	3	—	1	4	—	—	—	47	—	—	—	56
															GRAND TOTAL,	656

Des presses du *Journal de Québec*—1855.